

Le cru et le cuit

André Vachon, *Toute la terre à dévorer*, Paris, Seuil, 1987, 187 pages

Ginette Michaud

Volume 29, numéro 4 (172), août 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31172ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Michaud, G. (1987). Le cru et le cuit / André Vachon, *Toute la terre à dévorer*, Paris, Seuil, 1987, 187 pages. *Liberté*, 29(4), 115–120.

GINETTE MICHAUD

Le cru et le cuit

André Vachon, *Toute la terre à dévorer*, Paris, Seuil, 1987,
187 pages.

Ceux qui ont lu ces dernières années les essais de plus en plus libres (je pense au *Rabelais tel quel*, mais surtout à *l'Esthétique pour Patricia B.*) d'André Vachon, ne s'étonneront pas tout à fait qu'il aborde aujourd'hui, avec ce roman publié au Seuil, la *terra incognita* de la fiction. Terre inconnue, la fiction? Pas vraiment, puisque dès «La lettre de Tampa», Patricia B. «répondait» en quelque sorte à l'esthétique qui lui était adressée, en écrivant à son tour une longue lettre, peut-être infinie. Une fiction s'était enclenchée là, pas encore tout à fait autonome, encore dépendante des idées énoncées, mais débordant déjà par ses effets poétiques la leçon de lecture donnée par le professeur.

On nous promet, en couverture de *Toute la terre à dévorer*, un regard «décapant» sur le Québec, un regard «dérangeant» qui «bouscule bon nombre d'idées reçues». Et, en effet, de ce plan des idées, qui est encore celui de l'essai — idées reçues, rapportées, «retournées comme des crêpes», dira d'ailleurs souvent le narrateur, tant tout ici, dans ce royaume des «*incredible edibles*», se mange, même la pensée —, le lecteur ne pourra pas se plaindre: d'idées, ce roman-ci n'est certes pas dépourvu, il y en a même *trop*, si cela est possible, car l'on sait à quel point le roman, ce

vaste sas qui affine tout le réel (voyez ce titre, encore un peu mal dégrossi, encore gros de lui-même: c'est *Toute la terre...* qui passera ici à la casserole), est le genre par excellence capable d'absorber et de transformer, bref, de digérer en matière romanesque... n'importe quelle idée.

Ainsi, l'une de ces idées décapantes sur le Québec concerne-t-elle, on l'aura deviné dès le titre, la *bouffe*, ou plutôt notre rapport, depuis les origines angoissé, à cette «chose archaïque, la nourriture». Si nous sommes Américains, c'est bien d'abord par ce sceau d'origine (une manière de «scellé sous vide», à l'image même de ces aliments déshydratés auxquels manquera toujours l'essentiel: le goût) par lequel ces affamés sous-alimentés toujours hantés par le manque, ou par la peur du manque, qu'étaient nos ancêtres, sont passés en l'espace de quelques générations, à l'état pas davantage enviable d'obèses surrégimentés. C'est donc une faim inassouvie, une formidable pulsion orale (et verbale: Gargantua est passé par là, mais méconnaissable, sa faim joyeuse retournée en pur mordant) qui mène sans ménagements, agressivement (... à *dévor*er), les deux personnages de ce roman à travers les quartiers, à la fois réels et imaginaires, de Montréal, mais aussi à travers une ville tirée à la grande échelle, celle de l'Amérique tout entière, et même de la planète, décidément bien petite et désormais toute quadrillée.

Car cet homme et cette femme (comme dans les romans d'amour, mais ce un + une ne forment pas pour autant couple) poursuivent à leur manière une sorte de Quête. *Elle* (Florence Larrivée, professeur d'anthropologie qui disserte à partir de n'importe quel sujet et peut le transformer en un objet digne de «l'Enseignement-et-la-Recherche») et *Lui* (McCoy, Irlandais et homme de loi (mélange inusité), qui l'écoute, silencieux) se sont donné rendez-vous place Lahontan, place qui n'est sans doute pas une place,

ironisera le narrateur, puisqu'ici, en Amérique, les lieux-dits sont toujours désignés à tort et à travers, ils ne sont jamais *dits*, justement, c'est-à-dire nommés de leur vrai nom. C'est cette place, donc, qui n'est pas une place et qui n'existe sur aucune carte, c'est ce non-lieu, ce point d'espace utopique et peut-être uniquement rêvé qui orientera leurs déplacements tous azimuts, du petit nord au sud du sud, de Chez Moishe à la Médina à la Petite Belgique, des iglous aux marais des Everglades. Ces déplacements, ils les accomplissent avec, en tête, une idée toute simple, comme celle de partir: ils cherchent, comme les enfants perdus des contes, un *lieu* enfin habité, civilisé, où l'on puisse manger (il y a d'ailleurs dans le roman un joli conte érotique, celui de la maison-qui-se-mange)... Ce que Florence et McCoy veulent à tout prix goûter, ce n'est pas tant la chose, mais comme chez Proust, retrouver le parfum précis, la saveur, l'odeur de la toute première fois, le corps volatil et incorruptible de la mémoire ancienne, si ancienne, qui plonge ses racines dans la nuit des temps, comme le veut le lieu commun. Telle, par exemple, cette branche d'aneth (entrée de carpe marinée, chez Moishe) d'où remonte soudain, des steppes de l'Ouzbek, la «Lointaine odeur de pastis et d'eau étale. Odeur d'étang qui refléterait le gris sur bleu, le gris sur gris bord à bord de tout le ciel: parfum Florence». Ce qu'ils désirent tant, à travers chicons braisés, bœuf gros sel ou moules-frites, ce n'est pas la nourriture qui nourrit, celle qui sustente, mais celle, d'une substance plus rare, peut-être introuvable, qui, comme dans l'amour, fait parler, remonte dans la voix pour donner «l'instant cible», cet «insécable atome de temps», perdu, retrouvé. Il s'agit, passé «les couches et les sédiments et les nappes», passé «l'entonnoir goulou» du temps, de bouffer du vide...

Mais il ne faudrait pas croire que cette quête quasi phylogénétique de la sensation, que ces anam-

nèses archaïques, surtout olfactives et gustatives, par lesquelles l'espèce se remémore ses commencements, font pour autant de *Toute la terre à dévorer* un mauvais roman métaphysique. Il y a dans ce roman des pages féroce­ment drôles (qui ne sont pas, d'ailleurs, sans faire penser à *L'Hiver de force*, avec son infroissable pain Weston et sa flaque de steak grise dans l'assiette) sur les aléas de la «French couiseen» en Amérique, sur les velléités d'enracinement des Québécois qui vont se dépayser à bon compte dans les restaurants grecs, italiens, vietnamiens de la rue Duluth, sur tous ces produits authentiquement artificiels si typiques de notre américanité, depuis ces berlingots «en carton rempli[s] de quelque chose qui a rapport, l'Administration fédérale des drogues et aliments les autorise à écrire, sous les très lisibles *half-and-half* et *disodium phosphate: Real Cream*», en passant par le «lait stérile» Grandpré (Évangéline, vous vous souvenez?) vendu dans les Perrette (celle-là, elle a définitivement cassé son pot), sans oublier l'enseigne «Poisson-frais» à la devanture des restaurants grecs, «création verbale à la mesure de cette neuve réalité, chez nous le poisson vraiment frais», ou encore ces «guillerettes cabanes», retapées par des professeurs souverainistes de Montréal, «maisons dites de pièces, authentiquement anciennes, leurs madriers séparés par d'éclatantes couches de mortier»...

On le voit: le regard que Vachon porte sur la société québécoise, sur sa pauvreté essentielle, n'est pas «tendre» (sur ce point, la couverture aura menti, cédant au goût du jour qui veut que toutes les histoires d'amour passent mieux, nappées de cette sauce-là), et tous les lecteurs québécois se sentiront, à un titre ou à un autre, piqués au vif par les éclats du miroir national, à la fois dérisoire et pathétique, qu'il nous tend. Depuis le commencement, et Vachon nous fait faire ici un parcours en accéléré des textes fonda-

mentaux qui ont forgé cette identité — des Relations des Jésuites, *Anciens Canadiens*, Rapport Durham, abbé Casgrain, jusqu'à Miron («J'avance, je marche dans tes odeurs») et Ducharme, portraituré sous les traits du «Fantaisiste» — depuis le commencement de notre commencement, donc, nous sommes toujours aux prises avec cette même petite noirceur qui nous tient incroyablement à la peau et qui téléguidé nos rêves de (petite) grandeur, toujours ratés, d'Indépendance en Souveraineté-Association en Société Distincte (mais de qui?). Car d'abord, qu'est-ce que cela veut encore dire aujourd'hui, *national, identité, littérature québécoise*, en cette fin de siècle qui voit justement disparaître (certains disent même, pour le meilleur, peut-être) toutes les différences? Florence Larrivée — anthropologue, ne l'oublions pas — est bien placée pour ventiler, une nouvelle fois, ces vieilles questions, elle qui occupe par sa profession la place de l'étrangère par excellence, à la fois dedans et dehors de sa propre société, aussi marginale que les sociétés amérindiennes disparues (ou sur le point de disparaître) qu'elle observe et dont elle fait l'inventaire en même temps que le deuil¹.

Faim — fin de siècle: ainsi mis à découvert, le jeu de mots est mauvais, mais l'originalité de *Toute la terre à dévorer* est d'avoir su allier à l'idée un peu trop nue de la faim première, originelle, toutes les autres — sexuelle, intellectuelle, culturelle — qui en dérivent. Et comme (dans notre tradition, du moins) tout ce qui finit a inexorablement partie liée avec l'idée d'origine, je voudrais à mon tour, en terminant dire un mot des première et dernière phrases du roman²: autant le soupir final de Florence, «Et, dur, McCoy durement la prend et / Ah!», m'apparaît-il durement ponctué, point d'arrivée (c'est son nom, après tout) violent (expire-t-elle sous le coup?), comme si l'auteur avait soudainement redouté un mauvais infini — on est aux antipodes du Oui final

1. Voir, à ce sujet, les pages consacrées aux tavernes-brasseries, aux biscuiteries de quartier.

2. De cette étiquette surtout commode pour l'éditeur, je ne suis guère sûre: d'avoir campé dans un décor incertain deux personnages qui parlent (mais qui ne se parlent pas), suffit-il vraiment à mettre en place et surtout à ébranler la lourde machine romanesque? Mais ces scrupules sont peut-être eux-mêmes d'un autre âge, en cette fin de siècle...

de Molly, totalement ouvert et indéfini —, autant la première phrase de ce roman, l'une des plus belles qu'il m'ait été donné de lire, exerce sur moi un véritable enchantement, au point que je ne résiste pas au plaisir de la citer toute: «Cinq heures, le soleil de novembre pas encore levé, il sort de son rêve, avale un verre d'eau, ouvre la porte qui donne sur la grand-rue, prend pied sur le trottoir, et là, retrouve le centre, rentre dans son rêve.» C'est de ce rêve qu'il faudra repartir pour tout relire, infiniment.